

sens commun à tel mot, le second est sélectif : il s'agit d'une classe d'"objets typiques". Mais en fait les deux notions se complètent : "stéréotypie et prototypie ne sont (...) que les deux faces d'une même réalité. La première est plutôt intensionnelle, liée au flou des propriétés ; la seconde plutôt extensionnelle, liée à la notion d'exemplarité" (p. 75).

Le chapitre IV, "Sémantisme flou : le plus ou moins vrai", prend également position par rapport à des travaux postérieurs à 1983. Ainsi, la notion de "flou" est utilement distinguée de celle d'approximation (au sens de Sperber et Wilson : "usage approximatif") : l'une relève de la langue elle-même, l'autre de la parole. Surtout, une clarification des rapports entre la pensée et la langue est la bienvenue car le couple saussurien du signe et du référent est trop simple pour être adéquat. R.M. s'attache à distinguer ce qui est désigné et conceptualisé (les entités du monde), ce qui est présupposé (les entités conceptuelles) et ce qui est propre au signe linguistique (le signifié comme valeur). Ainsi, tel animal est ou n'est pas un chien (entité du monde); si je le désigne en disant *le chien*, "le SN présuppose (...) l'existence de l'entité conceptuelle" correspondante, "chien" (p. 184); enfin, la caninité est le stéréotype associé à l'usage du mot *chien*. En d'autres termes, "ce qui est carnivore, c'est l'entité conceptuellement délimitée par le signifié du mot *chien* et présentée comme une entité du monde" (p. 182).

Mon compte rendu de la première édition (*F.M.*, 1986, t.54, p. 99-105) était un peu tardif. Celui-ci (écrit en septembre 1992) rendra mieux justice à ce travail de grande envergure, qui sort renforcé de l'épreuve du temps (une décennie, presque), en respectant davantage son historicité. En 1992, ce livre montre que la linguistique générale est un passage obligé dans toute formation méthodique aux sciences du langage, qu'il s'agisse des enseignants de langues, sollicités par tant de sous-disciplines des sciences de l'homme et des sociétés, ou des ingénieurs qui se consacrent au "traitement automatique du langage naturel" et risquent de vouloir tenter à tout prix des héritages de propriétés floues ou de confondre signifiés et définitions conventionnelles, en cherchant à faire l'économie d'un passage par le noyau dur de la discipline.

Pierre LERAT

Anne HÉNAULT, *Histoire de la sémiotique*, Paris, P.U.F., 1992 (coll. "Que sais-je?", n° 2691); 17,5x11,5cm., 128 p.

Dans l'introduction de cette *Histoire de la sémiotique*, Anne Hénault prend la précaution de bien définir la perspective qui sera la sienne. D'une part, il s'agit de faire l'histoire de la sémio-linguistique, plutôt que de la sémiotique tout entière. Cette histoire commence avec Saussure, passe par Hjelmslev, et trouve son point d'arrivée dans l'"Ecole de Paris" à la tête de laquelle, longtemps, A. J. Greimas a dirigé la recherche. D'autre part, elle a adopté la méthode anglo-saxonne de l'histoire réaliste¹ : un récit explicatif des faits pris dans leur simultanéité et dans leur diversité (biographies des savants, grandes étapes de la recherche intellectuelle, déterminations socio-historiques, etc.), de façon à produire un *mécanisme génératif* d'une grande cohérence.

Aussi, ce "Que sais-je ?" se distingue-t-il de la plupart des titres de la collection en ce qu'il apporte un éclairage sur son sujet fondé sur un travail de recherche de première main, et par conséquent en grande partie inédit. Cependant,

¹ Cf. E.H. Carr, *Qu'est-ce que l'histoire ?*, Paris, La Découverte, 1988.

il est à noter que les options prises par A. H. orientent cette histoire d'une façon peut-être un peu excessive vers la seule Ecole de Paris, même si la partie qui est consacrée à cette dernière est la plus courte des trois que compte l'ouvrage. Car c'est une histoire *rétrospective* qui est tracée ici; il y s'agit seulement de rendre compte que "l'oeuvre de Greimas et de ses élèves vient s'inscrire dans une évolution de plus de cent ans à partir du *Mémoire sur le système des voyelles dans les langues européennes*, publié par Saussure en 1870" (p. 5).

Cette histoire ne comptera donc qu'un nombre très limité de théoriciens — cinq au total — choisis en fonction du parcours intellectuel de Greimas. Seront écartés, notamment : Peirce, Eco, Sebeok, Prieto, Barthes, Genette, Kristeva, Benveniste, sans compter les chercheurs qui, venus après les années soixante, ont relancé, tout comme Greimas mais différemment, la discipline vers de nouveaux horizons (pragmatique, sciences cognitives, théorie de l'énonciation, sémiotiques visuelles, etc.).

De Saussure, A. H. s'applique d'abord à retracer la carrière scientifique en butte à "d'inextricables contrariétés" (p. 9). A partir des *Cahiers Ferdinand de Saussure*, elle fait le portrait d'un savant austère, voué à la recherche, et dont la rigueur ne voile pas le constat des paradoxes dans sa théorie. Cette carrière aura rencontré bien des déceptions et des détours. Devant faire face à une vive opposition intellectuelle dès la défense de son mémoire à l'Université de Leipzig, passant du Collège de France à l'Université de Genève, d'une chaire de sanskrit à une de Linguistique générale, Saussure aura quelque mal à mettre par écrit le fruit de ses travaux et sera sous-estimé jusqu'en 1927, date à laquelle un jeune chercheur polonais, Kurylowicz, vérifie empiriquement une induction théorique élaborée cinquante ans plus tôt par le Genevois.

C'est donc d'abord comme théorie qu'a été perçu le travail scientifique de Saussure. A. H. montre bien quels étaient les effets d'un tel projet dans le cadre du savoir de ce début de siècle. Inscrivant la linguistique dans les sciences des Lois, à l'instar des mathématiques et de la sociologie durkheimienne, Saussure s'applique à fonder l'étude de la langue en une science du *possible*, à la fois déductive, abstraite et systématique.

C'est dans ce cadre qu'apparaît la sémiologie. Etudiant la vie des signes au sein de la vie sociale, celle-ci se situerait entre la psychologie sociale et la linguistique, puisque, d'une certaine façon, elle tend à résorber la temporalité des faits sociaux dans un niveau supérieur, celui de la logique systémique. "Tout se passe comme si ces accumulations d'expériences sociales [...] se transmutaient [...] en suppléments d'articulations logiques, produisant une Raison [...] linguistique, objet en dernier ressort de la sémiotique" (p. 35).

Les nouveautés épistémologiques de Saussure sont passées en revue rapidement. L'auteur manifeste par là qu'il entend s'adresser non aux débutants mais à ceux qui ont acquis les fondements de la linguistique générale. Il s'attarde en revanche (avec pertinence, nous semble-t-il, puisque son travail doit être avant tout celui d'un historien) sur les jugements des contemporains et des commentateurs de Saussure. Elle discute avec beaucoup d'intelligence les arguments avancés pour ou contre la théorie saussurienne. Puis, elle revient à son idée propre, développée ailleurs¹, selon laquelle Saussure n'aurait jamais masqué dans ses efforts de théorisation les paradoxes et les difficultés inhérents aux abstractions méthodologiques opérées sur le langage : "La plupart des distinctions par lesquelles la théorie linguistique s'inaugure et doit s'orienter

¹ Anne Hénault, "Perplexité à propos de termes complexes" in *Exigences et perspectives de la sémiotique*, Amsterdam, Benjamins, 1985.

apparaissent ainsi comme littéralement intenables, parce qu'elles ne peuvent pas être articulées sur le mode de la disjonction ou/ou [...]. Elles sont au contraire régies par une complémentarité tensive et/et [...]" (p. 51).

La présentation des travaux de Louis Hjelmslev est plus descriptive qu'analytique. Sans doute l'auteur est-elle moins familière de ce théoricien que du précédent, ou du moins suppute-t-elle que le lecteur le sera moins, ne recommandant les *Prolégomènes à une théorie du langage* qu'aux "amateurs de pentes escarpées" (p. 58). De cette théorie, issue des recherches du Cercle linguistique de Copenhague dont on estime qu'il "avait refait par lui-même une grande partie du chemin parcouru par Saussure" (p. 55), il aura été relevé : la prévalence de la notion de *fonction* (on sait quelle importance en effet joue une telle notion, par exemple, dans l'oeuvre d'Eco); la distinction substance vs continuum, qui rend le sens inaccessible à la connaissance; la théorie de la connotation et du métalangage, autre héritage dont les sémiologues tireront un énorme parti; enfin, les efforts de définition des articulations entre les différentes faces du signe : entre la substance et la forme, entre contenu et expression. On regrette cependant que ces articulations soient réduites par A. H. à de simples rapports de "manifestation". Le texte hjelmslevien est autrement plus riche. Pour ne reprendre que le rapport entre forme et substance, Hjelmslev montre que la forme est déterminée (c.-à-d. présumée) par la substance, qui elle-même, marque une interdépendance entre ce qu'elle est en tant qu'acte et ce qu'elle est en tant que norme. La substance exécute ce qu'un système de formes (comme la langue) institue¹.

Du formalisme de Moscou au structuralisme de Prague, telle est la poursuite de cette histoire qui se concentre alors sur la figure de Jakobson. La théorie sémiotique est considérée cette fois sous l'angle de ses préoccupations dans le champ des études littéraires. Rompant avec l'idéalisme et le psychologisme du XIXe siècle, les formalistes voient dans la langue un système de moyens appropriés à remplir certaines fonctions selon le discours donné. Le conte, dont Propp étudie la morphologie, est alors un récit *programmé* où les protagonistes sont *préposés* à certaines fonctions.

L'épingleage des travaux de Propp était nécessaire pour présenter *Sémantique structurale* (1966) comme une "première synthèse" (p. 102). S'il pose les travaux greimassiens au terme de toutes les recherches sémiotiques, ce dont on sent aussitôt l'exagération, le tableau en trois périodes réalisé par A. H. met bien en lumière les grandes articulations de l'oeuvre de Greimas, ses apports, ses finalités comme ses ouvertures.

Sémantique structurale est à la fois une réflexion théorique et épistémologique qui remodèle certains concepts fondamentaux de l'analyse transphrastique des discours — isotopie, sémème, structure élémentaire de la signification (le célèbre "carré sémiotique"),... — et une application pratique de cette réflexion, à propos de l'univers romanesque de Bernalos. Surtout, l'ouvrage établit clairement l'articulation du paradigme au syntagme sur le plan de ces unités transphrastiques; la morphologie du conte est ainsi repensée, et largement simplifiée, grâce à une classification purement paradigmatique d'épreuves à laquelle on fait correspondre un réseau logique de déterminations syntaxiques.

De la seconde période de recherche, qui court de 1966 à 1979, date de publication de *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, A.H. retient l'accent mis sur la problématique des *modalités* qui permettent "de fragmenter à leur tour, en *parcours actantiels* plus précis, les *programmes de faire*

¹ Cf. Louis Hjelmslev, *Essais linguistiques*, Paris, Minuit, 1971, pp. 85-90.

ou d'être qui avaient permis d'articuler et décomposer ces grosses unités qu'étaient les *épreuves* du schéma canonique" (p. 111).

La troisième période (1980-1991) poursuit, en les accentuant, les remises en question de la seconde période par rapport à une structure jugée trop statique. Elle conduit à donner une version *graduelle* du carré sémiotique et une réinterprétation *aspectuelle* (au lieu de modale) des actions discursives.

Cette *Histoire de la sémiotique* a les qualités de ses défauts : radicale dans ses choix de corpus et de méthodologie, elle est d'une grande cohérence et d'une remarquable puissance explicative. Sans doute arrive-t-elle à point nommé pour faire le bilan du travail accompli et pour relancer des pistes de recherche par poursuite de ses interrogations ou par réaction. Surtout, elle conforte un tant soit peu une discipline dont la perpétuelle et fort diverse remise en question épistémologique met en danger jusqu'au projet même. Nul doute désormais que la sémiotique, dans le champ des sciences humaines, a acquis une place dont la priorité est aussi nécessaire que l'occupation satisfaisante.

Sémir BADIR